IMU Atelier expérimental

3/10/2014

**La ville entre « fabrique du corps » et « illumination profane »**

Introduction :

Ces réflexions sont incomplètes. Je me suis contenté de rassembler des faits et des analyses et d’y joindre quelques hypothèses.

Le « vécu de l’urbain », titre de l’atelier : ici étudier deux aspects : la ville comme « fabrique du corps », cad comment la ville peut modeler ou favoriser des gestes, des comportements, quels sont les langages corporels de l’urbain.

La ville comme lieu privilégié d’une expérience particulière, « l’illumination profane » : état de conscience caractérisé par une attention à l’étrangeté, réunion des aspects cognitifs, pratiques et esthétiques. Amène à croiser l’histoire des avant-gardes : la ville ou la métropole comme lieu du « dépassement de l’art dans le vécu ».

1. **La ville comme « fabrique du corps »**

Ville : ici la métropole telle qu’elle émerge en Europe occidentale dans le dernier tiers du XIXe siècle. Grands traits : en + de la croissance démographique et de l’avènement des foules : l’éclairage (à gaz puis électrique), le trafic (tractions animales puis automobiles), les nouvelles textures (verre, bitume).

**Ville co lieu de la synchronisation et de la rationalisation des usages corporels.**

Exigence de ponctualité, diffusion des montres[[1]](#footnote-1). A l’échelle mondiale, unification des temps avec l’instauration du temps universel et de Greenwich co méridien de référence (conférence de Washington en 1884 : un « impérialisme temporel » ?).

Exemple-emblème des *Tiller Girls* (1900s), troupe de danseuses se mouvant comme un seul corps[[2]](#footnote-2).

Synchronisation et rationalisation : inscription dans la longue histoire de la réification, de la considération de l’être humain comme un simple volume dans l’espace (modernisation des armées au XVIIIe[[3]](#footnote-3), esclavage[[4]](#footnote-4), usine[[5]](#footnote-5)). Mise en valeur du corps productif qui va de pair avec des changements dans la représentation de la fatigue[[6]](#footnote-6) : avant 1870s, fatigue = phénomène inéluctable et agréable consécutif au travail, après 1870s fatigue perçue comme une diminution des capacités d’action. Au XIXe siècle, apparition de la neurasthénie (nouvelle pathologie) décrite ds le discours médical avc vocabulaire emprunté aux objets techniques (neurasthénique = lampe mal isolée à la lumière tremblante) : la fatigue comme objet d’inquiétude. Aujourd’hui, de moins en moins de place dans la ville pour le corps au repos : pas de corps allongé en ville[[7]](#footnote-7).

A noter que, parallèlement à la synchronisation et à la rationalisation des usages corporels, s’est développée une sensibilité plus grande aux gestes déréglés, anomiques : exemple du médecin Gilles de la Tourette, auteur en 1886 des *Etudes cliniques et physiologiques sur la marche*, description et analyse méticuleuses d’un geste ordinaire, qui est aussi l’auteur du rapport révélant une maladie qui se signale par des troubles du mouvement (tics) et de l’expression orale (syndrome dit « de Gilles de la Tourette »).

**Ville et expérience du « choc »**: sollicitations, *stimuli* qui dépassent les capacités d’absorption humaines. Saturation des capacités sensitives. Expérience de la dispersion et vie en métropole : apparition du « névrosé » (Freud, 1890s).

Les « chocs » ne se réduisent pas aux influx visuels : ils renvoient aussi aux obstacles qui entravent les déplacements du corps. Se frayer un chemin dans la ville passe par des trajectoires discontinues. Nouveauté liée à la largeur des chaussées : pour traverser un boulevard, il faut s’y reprendre à plusieurs fois ou en plusieurs étapes. Sentiment de la vulnérabilité du corps : avec l’arrivée des automobiles, la presse cultive ce sentiment en rendant régulièrement compte des collisions.

Aujourd’hui, lieux de collisions minimales : les parcs où se côtoient les adeptes du tai-chi et les joggers, ceux qui décélèrent et ceux qui accélèrent.

A signaler : un dispositif de déplacement dans la ville, dit *slow walking*, qui est susceptible d’exposer des « chocs » ordinaires voire de les renverser par le biais d’une violence symbolique : consiste en ceci :

« Entre quatre et quinze personnes revêtent un costume sombre, une cravate, des chaussures noires, et cachent sur eux un masque blanc. A un moment donné, dans un lieu de grande affluence, ils mettent ce masque et marchent d’une manière très lente et « stylisée ». Une heure devrait permettre de parcourir l’équivalent de six pâtés de maisons. Tous les virages devraient se faire à 90 degrés. Aucune parole n’est permise. Un changement fut opéré pour impliquer les nombreuses personnes indifférentes. Durant certaines marches, l’un des membres de l’équipe s’arrêterait devant un passant indifférent et le pointerait du doigt. A ce signal, les autres membres, qu’ils soient plus ou moins proches ou loin, le pointeraient également du doigt, et si le passant reprenait sa route, l’équipe le suivrait en continuant à le désigner[[8]](#footnote-8) »

Chocs et *stimuli*: aujourd’hui le « smartphone » permet la gestion personnalisée des *stimuli* selon les « préférences » ou le « profil » de la personne. « smartphone » comme appareil de tri : une fonction corrélative du rôle de l’écran dans l’évitement du regard de l’autre. L’écran comme tamis caractérisé par le mouvement de ce qui s’y écoule vs l’assiette caractérisée par l’immobilité de ce qui va être ingéré.

Expérience du choc et nécessité d’une nouvelle lisibilité : généralisation de la signalétique urbaine développée par Otto von Neurath dans l’entre-deux-guerres + métropole et verticalisation de l’écriture (W. Benjamin). Signalétique urbaine : visée pédagogique d’un langage universel : permettre à tous de se repérer dans la ville. Mais possibilité d’autres langages moins asservis aux flux : argot[[9]](#footnote-9), ésotérisme[[10]](#footnote-10)

1. **« Illumination profane » : la métropole comme lieu du « dépassement de l’art dans le vécu »**

« Illumination profane » (Walter Benjamin) : mêle la sensation d’étrangeté, la connaissance, le ravissement. Idée d’un changement qualitatif, d’une expérience de seuil : à la fois épiphanie et connaissance pratique. Expérience qui participe d’une restauration de la présence (le lien au monde environnant du discernement et de la sensibilité) vs séparation fonctionnelle, individus « en tant que »…

**La flânerie : promenade sans but et activité à part entière.** Le flâneur se détache sur fond de foule : à la fois co un homme de la foule et un observateur détaché : il recherche la protection de la foule, l’anonymat[[11]](#footnote-11). La ville pour le flâneur est aussi bien un refuge (anonymat-liberté : ivresse d’être hors de soi) qu’un labyrinthe (marcher sans but, se perdre).

Labyrinthe : délice d’être perdu : flâneur frappé par l’étrangeté des lieux et des objets: citation notée par Benjamin :

« sortir de chez soi comme si l’on arrivait de loin ; découvrir un monde qui est celui dans lequel on vit ; commencer sa journée comme si l’on débarquait de Singapour, si l’on n’avait jamais vu le paillasson de sa porte ni la figure des gens de son palier. »

Caractéristique du flâneur : le brouillage de la séparation entre intérieur et extérieur, entre privé et public :

« La rue devient un appartement pour le flâneur qui est chez lui entre les façades des immeubles comme le bourgeois entre ses quatre murs. Il accorde aux brillantes plaques d’émail où sont écrits les noms des sociétés la valeur que le bourgeois accorde à une peinture à l’huile dans son salon. Les murs sont le pupitre sur lequel il appuie son carnet de notes, les kiosques à journaux lui tiennent lieu de bibliothèque et les terrasses de café sont les bow-windows d’où il contemple son intérieur après son travail. » (*Charles Baudelaire*, *Un poète lyrique à l’apogée du capitalisme*, 1938)

La flânerie n’est pas simplement le versant négatif d’une marche orientée mais est aussi une activité propre, qu’on peut résumer sous trois aspects : observer, lire, produire.

*Observer*: disposition : distinct du sentiment romantique face au paysage : dans les rues, rare d’avoir une vue d’ensemble : perceptions sont multiples et éclatées : multitude d’objets particuliers qui surgissent à la rencontre du flâneur.

Disposition : dans la foule il ne s’agit pas de se laisser aller mais « laisser venir », cad : se défaire de ses représentations, de ses attentes, se déprendre des découpages établis. Observer : résister à la fonctionnalité des lieux. Etre capable d’empathie (*Einfühlung*) : Benjamin cite un témoignage : passant devant un sans-abri (« loqueteux »), Balzac porte la main à sa manche, car il « venait d’y sentir la déchirure qui bâillait au coude du mendiant ».

*Lire* : flâner = être attentif, savoir déchiffrer, interpréter : méthode déductive : pr Benjamin, flâneur apparenté à la figure du détective qui apparaît dans la littérature du XIXe siècle avec le roman policier (Sherlock Holmes, 1887). Détective et flâneur déchiffrent sur les visages la profession, le caractère, l’origine. Lisent les indices. Prendre la coquille pour l’original : « lire l’ordinaire comme un texte sacré ».

Autre manière de lire, moins directement déductive, imagination plus fantasque, moins rationnelle : dans la flânerie, les lointains (géographiques ou temporels) font irruption dans le présent. L’exotisme ou le passé au coin de la rue. Proximité du lointain géographique. Pr le flâneur, lesbecs de gaz peuvent devenir des cocotiers. Ex illustrations de Grandville (1840s).

Etre attentif aux survivances du passé : en la caissière de magasin survit Danaé (mère de Persée, enfermée dans une tour et séduite par Zeus sous la forme d’une pluie d’or)[[12]](#footnote-12)…

*Produire*: une œuvre ou un savoir. Benjamin s’opposait au scientisme qui prônait la distance intellectuelle. Ici le flâneur est engagé dans ce qu’il étudie (*pathei mathos*, connaissance par l’épreuve).

**La psychogéographie : esthétique et politique d’une avant-garde**

Déjà avec les surréalistes, idée de vivre lemerveilleux ds le quotidien : Aragon, *Le paysan de Paris* (1926). La ville co lieu d’accomplissement et d’intensification des désirs. Consolider le rêve et la réalité (rêverie). Prélude au « réalisme magique » dans la littérature sud-américaine des 60s ms perd le lien spécifique avc métropole (ressusciter traditions passées).

Après 45, mvt Lettriste (renoue avc Dada : plus de mots construits, attachement à la poétique du son, de la lettre. Ciselure des images : destruction/création). Un membre du mvt lettriste, Guy Debord, définit la psychogéographie en 1955 dans son *Introduction à une critique de la géo urbaine*: « l’étude des effets de l’environnement géographique, consciemment organisé ou non, sur les émotions et le comportement des individus ». Ville cartographiée en zones correspondant aux réponses émotionnelles qu’elles suscitent. Pratique : démarche expérimentale : encourager la composition d’ambiances, co mélange de produits chimiques, pour donner naissance à des sentiments plus différenciés et plus complexes.

Pratique de la dérive : « technique de passage transitoire à travers des ambiances variées ». Dérive = comportement « ludico-constructif ». Différence avec les surréalistes : moins guidés par les désirs inconscients, davantage portés par une enquête + dimensionstratégique : sortir des déplacements fonctionnels de la grde ville pour perturber l’agencement socio-économique des modes de vie (horizon révolutionnaire). Posture loin de celle du flâneur désintéressé + dimension collective (se fait en groupe). Ex : explorer la région du Harz en Allemagne avec un plan de Londres.

Après 68, retour de la psychogéographie à une dimension esthétique : exemple de *Bluetown* par Pedro Guimaraes, recueil de photographies réalisées à partir de la juxtaposition d’un plan de Londres avec le visage de la reine Elizabeth II.

**Limites : individualisme esthétique, sectarisme des avant-gardes. La question du commun**

1. Georg Simmel, *Les grandes villes et la vie de l’esprit*, 1902 [↑](#footnote-ref-1)
2. Siegfried Kracauer, *L’ornement de la masse*, 1963 (1923) [↑](#footnote-ref-2)
3. « Le soldat est un fragment d’espace mobile avant d’être un honneur et un courage » (Comte de Guibert, *Essai général de tactique*, 1770) [↑](#footnote-ref-3)
4. Voir par exemple le célèbre plan du navire négrier *Brookes* utilisé lors des campagnes pour l’abolition. [↑](#footnote-ref-4)
5. « L’augmentation rapide de la production nous obligea à imaginer un système pour éviter que les ouvriers ne se gênassent mutuellement. (…) Nul homme ne doit avoir plus d’un pas à faire ; autant que possible, nul homme ne doit avoir à se baisser. » (Henry Ford, *My Life and Work*, 1922) [↑](#footnote-ref-5)
6. Alain Corbin (dir.), *L’avènement des loisirs 1850-1960*, 1995 [↑](#footnote-ref-6)
7. Voir également Jonathan Crary, *24/7 : le capitalisme à l’assaut du sommeil*, 2014 [↑](#footnote-ref-7)
8. *Platform*, vol. 2, No 1, Theatres of Resistance, Spring 2007 [↑](#footnote-ref-8)
9. Cf par exemple http://bolossdesbelleslettres.tumblr.com/ [↑](#footnote-ref-9)
10. Ainsi Olivier Chiran et Pierre Muzin (*Signes annonciateurs d’orages : nouvelles preuves de l’existence des dieux*, 2014) expliquent la force du capitalisme par le monopole que celui-ci s’est arrogé sur la théothétique (l’invention et la nomination des dieux) et appellent à forger des noms de dieux antagoniques à ceux du capital. [↑](#footnote-ref-10)
11. Dans la foule : être au centre du monde et rester caché du monde. [↑](#footnote-ref-11)
12. Dans les bouches de métro survivent les bouches de l’Enfer, dans le défilé sous l’Arc de Triomphe survivent des rites de passage de l’Antiquité romaine (laver les souillures et les fautes). [↑](#footnote-ref-12)